

Traductions françaises d'un écrivain francophobe : le *Misogallo* et l'autobiographie de Vittorio Alfieri.

Vittorio Alfieri a tant détesté la France et les Français qu'il peut paraître curieux que ses deux oeuvres les plus virulentes aient été traduites dans une langue qu'il abhorrait. Il aurait été inconcevable de publier en France son *Misogallo*, un ramassis assez ignoble d'épigrammes et de prose frondeuse auquel il avait travaillé à Florence entre 1792, année où en tant qu'aristocrate il avait dû quitter Paris en toute hâte, et 1798. Aussi n'est-ce pas en France mais en Suisse romande que parut en 1823 *Le Misogallo*¹. Ce retard d'un quart de siècle peut s'expliquer par le fait que l'original italien était resté à l'état de manuscrit. Alfieri en avait distribué dix exemplaires à des amis, en les priant de cacher ce texte en lieu sûr, à l'abri des perquisitions. Il est par ailleurs étonnant qu'il se soit trouvé un traducteur pour un livre à peu près dépourvu de qualités littéraires et dont le contenu, étroitement lié à la Révolution française et à la campagne d'Italie, était dépassé en 1823.

Le Misogallo en prose et en vers est un texte italien avec la traduction française en regard. Le livre commence par une *Dédicace du traducteur à la république de Genève*, qui comporte vingt-deux pages; elle est suivie d'une *Préface du traducteur* (pp. 22-38), et d'un interminable *Discours préliminaire du traducteur* (pp. 39-166) ; l'exceptionnelle longueur de ces interventions n'a d'égal que leur style boursouflé. Le discours préliminaire commence par

¹ *Le Misogallo en prose et en vers, traduction de S. M. Jaquin, citadin de Genève, chez les principaux libraires, 1823.*

² *Vie de Vittorio Alfieri, écrite par lui-même et traduite de l'italien en 1809 par Mr ⁺⁺⁺, Paris, chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12. Cette version comporte deux volumes in 8°.*

« Viens à mon aide, ô ombre vénérable... » ; la biographie d'Alfieri qui en fait partie fourmille de perles comme « Désormais fixé sur les bords fleuris de l'Arno.... ». Fait étrange, le ton de la préface est menaçant : quiconque retrouverait par hasard un exemplaire de l'original est prié de l'envoyer à l'auteur ; si celui-ci n'était plus en vie, la personne ayant fait cette découverte devra se donner la peine de publier le texte italien à ses frais. Inutile d'essayer de noyer le poisson : si un *Gallo* ou un *filogallo* se mettait en tête de le faire, qu'il sache que plusieurs exemplaires du *Misogallo* ont été mis en circulation. L'avertissement émane clairement de Vittorio Alfieri, non du traducteur suisse, pourtant très envahissant.

On pourrait croire que, puisqu'à l'époque de la Restauration les invectives anti-françaises avaient beaucoup perdu de leur actualité, d'éventuels lecteurs français y réagiraient désormais par un haussement d'épaules. Il n'en est rien: dans l'exemplaire du *Misogallo* que j'ai consulté à la bibliothèque municipale d'Anvers, la traduction s'interrompt brusquement à la page 320. Une étiquette a été collée sur la page de garde du livre, étiquette sur laquelle quelqu'un a écrit à la plume « Incomplet, l'impression ayant été interrompue par ordre du gouvernement cantonal, à la demande du gouvernement français. Le Donateur ».

La *Vita* d'Alfieri parut en 1804, un an après la mort de l'auteur, prétendument à Londres mais en réalité chez l'éditeur florentin Piatti, comme douzième et treizième partie de ses oeuvres posthumes. Alfieri en avait lui-même écrit la plus grande partie, et dicté le reste à son secrétaire Francesco Tassi (à qui revient aussi le mérite d'avoir fait connaître l'autobiographie de Benvenuto Cellini). J'ai retrouvé deux versions françaises de la *Vita*. La première², consciencieusement expurgée, fut publiée en 1809 sous le couvert d'un anonymat facile à percer: elle est de la main d'un certain Claude-Bernard Petitot, auteur d'innombrables *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, qui sept ans auparavant avait déjà publié une traduction française de dix-neuf tragédies d'Alfieri, et faisait imprudemment de la réclame pour cette traduction dans le volume contenant la *Vie* du même auteur.

La seconde version française³ date de 1840 et fut publiée par l'éditeur parisien Charpentier. Il devrait en exister une autre, que je n'ai pas trouvée et à laquelle le traducteur, Antoine de Latour, fait allusion dans une note concernant la locution *dare un cavallo* = rouer de coups un élève juché sur les épaules d'un autre: "En Italie, dit le traducteur qui nous a précédés, et *qui étant Italien* connaissait bien les usages de son pays"... Avant d'entreprendre la traduction de la *Vita* d'Alfieri, Antoine de Latour avait réalisé en 1834 celle de *Le mie*

³ *Mémoires de Victor Alfieri, d'Asti, écrits par lui-même et traduits de l'italien par Antoine de Latour*, Paris, Charpentier, 1840.

Prigioni. Il est difficile d'imaginer deux auteurs italiens plus dissemblables que le doux Silvio Pellico et le fougueux Vittorio Alfieri. Le traducteur s'en rendait compte. Dans son avant-propos, il écrit que « ... dans un siècle qui chaque jour se prend d'un goût plus vif pour ces retours du génie sur lui-même, il devait nous être permis de placer à côté du poète qui se dérobe humblement dans la foi ces éloquents confessions du plus violent des écrivains ».

Contrairement à ce qu'avait fait le traducteur prolixe du *Misogallo*, celui-ci renonce sagement à alourdir un texte limpide par des notes et des commentaires inutiles; il se borne à le faire suivre de la lettre dans laquelle l'abbé Caluso, à la demande de la comtesse d'Albany, compagne d'Alfieri, a décrit l'agonie et le décès de l'auteur. Antoine de Latour n'a entrepris ce travail que par probité intellectuelle: « Ce n'est (...) point par sympathie pour Alfieri que je donne cette nouvelle traduction de ses mémoires. Je n'aime point cet homme; mais il a une volonté si persévérante, et à travers toutes ses petites, il a le cœur si naturellement porté au grand, qu'on ne saurait se défendre, en le lisant, d'une sorte d'admiration mêlée de colère et d'effroi ». Colère et effroi sont bien entendu provoqués par l'attitude hostile et agressive d'Alfieri à l'égard de tout ce qui était « gaulois », « celte », en un mot français. Mais de Latour est scrupuleux: « A une autre époque, et sous un autre gouvernement, de généreux scrupules ont porté le premier traducteur à effacer de ces mémoires je ne sais quelles misérables injures jetées à la France et à sa glorieuse révolution. J'honore ces scrupules, mais j'ai compris autrement la dignité de la France. Il m'a paru qu'il n'était pas si petite nation qui ne fût au-dessus des insultes même d'un homme de génie, et quand cette nation s'appelle la France, l'outrage est ridicule. C'est un trait de plus dans un caractère original, voilà tout (...) Fallait-il aussi perdre le temps à défendre contre Alfieri la langue de Racine et de Fénelon ? On a préféré le laisser dire; c'était assez sans doute de le condamner à parler une fois encore, au risque de lui donner raison, l'idiome dont il a dit tant de mal » (pp.10-11).

Le traducteur ne s'est énervé que deux fois. Dans la première partie de son autobiographie, Alfieri évoque les raisons de sa profonde aversion pour la France. Enfant, il avait détesté le maître de danse qui voulait lui apprendre le menuet, et trouvé ridicule le maquillage excessif de la duchesse de Parme et de ses dames, toutes d'origine française. Enfant, il s'était étonné, en consultant un atlas, que le territoire de la France fût plus petit que celui de l'Angleterre et de la Prusse (?), et il s'était indigné en apprenant qu'en 1746 le régiment français qui occupait la ville d'Asti s'était rendu sans combattre aux troupes austro-piémontaises. Arrivé à l'âge mûr, il est assez lucide pour se rendre compte que ces raisons sont tout compte fait assez puériles, et il reconnaît volontiers que la nation française *pure ha*

anche delle piacevoli e ricercabili qualità (pp.64/65⁴). Mais cette concession ne suffit pas à calmer l'ire d'Antoine de Latour, lequel insère une note au bas de la page : « Il était du devoir du traducteur de laisser à Alfieri toute la liberté de sa pensée. Cette exagération ridicule est un trait de plus dans le caractère de l'auteur, et nous ne prendrons pas la peine de la relever autrement ».

Bien entendu, ce ne sont pas certains souvenirs d'enfance désagréables qui expliquent pourquoi Alfieri n'aime pas la langue française, qu'il reconnaît avoir parlé - d'une façon imparfaite - dans sa jeunesse. A ses yeux, le français, tout comme l'anglais que de son propre aveu il baragouine à grand-peine, est surtout un symbole politique : « ... di gran lunga antepongo d'assai (ed afferro ogni occasione di fare tal protesta) di gran lunga antepongo di scrivere in una lingua quasi che morta, e per un popolo morto, e di vedermi anche sepolto prima di morire, allo scrivere in codeste lingue sorde e mute, francese ed inglese, ancorché dai loro cannoni ed eserciti esse si vadano ponendo in moda » (p.242). Et le traducteur de rester aussi imperturbable que ses lecteurs étaient en droit d'espérer... Nouvelle intervention pourtant dans le passage où Alfieri, en exil volontaire à Florence, refuse l'offre généreuse de Ginguéné, ambassadeur de France à la cour de Turin, qui voulait l'aider à récupérer ses livres séquestrés à Paris par la Convention. Il faut bien l'avouer: aux lettres courtoises et admiratives de l'ambassadeur, Alfieri a réagi avec une muflerie impardonnable⁵. De Latour n'y tient plus: dans une note sur l'échange de lettres entre les deux hommes, il écrit « Nous ne voulons nullement entrer dans ce débat, mais il résulte des propres paroles d'Alfieri que les torts n'étaient pas du côté de notre compatriote ». Même quand il se fâche, ce traducteur tient à rester honnête, contrairement à son prédécesseur.

J'ai eu la curiosité de rechercher à quels endroits précis Claude-Bernard Petitot avait manié les ciseaux en 1809. Les lacunes importantes n'apparaissent que dans la seconde moitié de l'ouvrage, et le traducteur n'en est responsable qu'en partie. Il s'était basé sur la toute première édition de la *Vita*, parue à Florence en 1806. Alfieri avait chargé la comtesse d'Albany de publier ses oeuvres posthumes, en lui conseillant de se faire aider par l'abbé Caluso, leur ami commun. Depuis 1803, année où la mort interrompit son récit, beaucoup de choses avaient changé en Europe. Rien ne semblait pouvoir arrêter l'ascension fulgurante de Napoléon. La censure aurait certainement tiqué sur les passages où Alfieri traitait celui-ci de tyran. Aussi l'éditeur Piatti fit-il précéder le texte italien d'une longue et mielleuse *Osservazione dello stampatore* où il cherchait à

⁴ Je me base sur l'édition de la *Vita* parue en 1967 chez Einaudi, dans la collection *Gli Struzzi*.

⁵ Ginguéné s'est offusqué, à juste titre, d'autant plus qu'Alfieri insinuera plus tard que l'ambassadeur lui aurait volé des livres qu'il avait retrouvés. En 1809, il réfutera ces accusations dans une lettre ouverte adressée à l'abbé Caluso.

excuser les invectives anti-françaises de l'auteur en attribuant ses colères aux séquelles des excès accompagnant inévitablement toute révolution. On ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs. Pour Piatti, Napoléon est *il Massimo dei Monarchi* et *l'Eroe del Secolo*, désigné par la Providence pour faire le bonheur de l'Europe tout entière. Ah, si seulement Alfieri avait vécu un peu plus longtemps ! Comme c'était un homme probe, il se serait rendu compte qu'il avait été *esagerato e ingiusto*. L'abbé Caluso n'avait-il pas déjà déploré la violence de certains propos de l'écrivain dans son compte rendu de ses derniers moments ?

Pour leur part, la comtesse et l'abbé, exécuteurs testamentaires d'Alfieri, éliminèrent de commun accord les pages les plus sulfureuses du manuscrit – presque jamais écrites du premier jet, elles furent ajoutées en marge après coup. En outre, ils recoururent au stratagème des astérisques ou des points de suspension pour essayer de camoufler certains noms gênants : celui de Ginguené, par exemple, mais aussi celui du marquis Colli, neveu d'Alfieri, qui non seulement s'était engagé dans l'armée française après avoir servi fidèlement le roi de Sardaigne, mais était un ami de Napoléon Bonaparte... Cette censure préventive, souvent maladroite, explique l'absence de certains passages dans la traduction de Petitot ; mais celui-ci a pris d'autres initiatives...

L'autobiographie d'Alfieri débute en fanfare par l'aveu que sa mère, Monique Maillard de Tournon, était d'origine savoyarde, *come i barbari di lei cognomi dimostrano* : pas de coupure. Par contre, le passage pourtant assez innocent où Alfieri se moque du phonème *ü*, que la langue française et les dialectes piémontais ont en commun et que l'auteur trouve risible (p.62), a été éliminé. A partir du vingt-sixième chapitre de la quatrième époque, celle de la maturité, et plus précisément quand Alfieri se met à relater les événements politiques de l'année 1798, le ton se fait de plus en plus hargneux, et Petitot de sauter non seulement des mots isolés, mais des phrases et des paragraphes tout entiers. Il avait de bonnes raisons de le faire, car cet homme ne fut pas seulement un mémorialiste infatigable. Dans une note précédant sa traduction de plusieurs tragédies d'Alfieri, il avait précisé qu'il était « inspecteur-général à l'Université Impériale ». S'il occupait cette charge éminemment importante en 1802, et rien ne porte à croire qu'il ne l'occupait plus en 1809, il ne pouvait de toute évidence pas se permettre de traduire des passages tels que « ... fin dal 1796, il Piemonte vacillava, una trista tregua sotto nome di pace avea fatta l'imperatore a Campofornio col *dittator francese* » ou « io oppresso dalla comune *tirannide*, ma non perciò soggiogato... ». Mieux valait escamoter les termes injurieux pour l'Empire que s'exposer au courroux de Napoléon.

Par conséquent, Petitot pêche par omission. Parfois, il se borne à supprimer un adjectif à la connotation négative : « l'*abborrita* invasione dei Francesi » devient « l'invasion des

Français », « la *splendida* conquista di Lucca » = « la conquête de Lucques », « gli *oppressivi* alloggi militari » = « les logements militaires ». Quand Alfieri n'y va pas de main morte, quand à quelques lignes de distance il traite les Français de *barbari antilirici* et ensuite de *schiavi malnati*, le traducteur élimine la première invective et édulcore la seconde en parlant de « faiseurs de républiques »... Les passages sarcastiques, et Dieu sait s'il y en a dans les derniers chapitres de la *Vita*, ont tous disparu. On cherchera donc inutilement la traduction de « l'occupazione di Roma, che mi pareva la più brillante impresa di questa schiaveria » / « ...si venne finalmente a quella orribil sedicente pace, che ancora dura, e tiene tutta l'Europa in armi, in timore, e in schiavitù, cominciando dalla Francia stessa, che a tutte l'altre dando legge, la riceve poi essa da un perpetuo console più dura ed infame che non la dà » (p.290). Vers la fin, le nombre de coupures augmente de plus en plus, ainsi que leur longueur. Il ne s'agit plus d'éliminer des locutions ou des phrases ; des pages entières ont maintenant disparu.

Les versions françaises de l'autobiographie d'Alfieri dont j'ai retrouvé la trace connurent toutes deux un regain de vie au cours des décennies suivantes. En 1862, Didot publie à nouveau celle de Claude-Bernard Petitot, sous un titre légèrement modifié, et avec une introduction et des notes dues à un spécialiste, François Barrière⁶. Les deux volumes de la première édition ont été comprimés en un seul, à la fin duquel on a en outre inclus la traduction de la tragédie *Virginie*, la meilleure d'après l'auteur de l'introduction. Cette édition ne comprend que 26 chapitres, contre les 31 de l'original italien. Les chapitres 11 et 12 de la quatrième époque n'en forment plus qu'un seul. La fin de cette époque a été escamotée, ainsi que la rencontre inattendue de l'auteur avec son ancienne maîtresse Penelope Pitt en 1791. Beaucoup de passages truculents concernant la vie sentimentale d'Alfieri ont été éliminés. L'introduction (pp.1-21) est beaucoup moins sévère que celle d'Antoine de Latour. Vingt-deux ans ont passé; à l'indignation vertueuse du second traducteur français succède un jugement plus pondéré de la part de François Barrière : « Depuis 1530, l'Italie n'existe plus qu'en souvenir... » (p.16). L'actualité politique continue pourtant à influencer le ton des introductions. En 1862, les Etats pontificaux existent toujours, et Barrière d'écrire : "On a peine à croire que la jeune et courageuse Italie déclare la guerre à des vieillards, à des prêtres, et veuille, en toute hâte, chasser la papauté de son dernier asile pour s'en faire aussitôt une parure. Quoi donc! Attacher tant de prix à posséder Rome quand on ne possède pas encore Venise, c'est meubler magnifiquement son domaine avant d'en avoir fermé les portes". Il ajoute avec une belle assurance qu'Alfieri aurait sans aucun doute partagé cette opinion, s'il avait toujours été en vie (p.17) ... Plus un mot sur les sentiments antifrançais de l'auteur! A la fin du volume, on trouve cet *Avis des libraires-éditeurs* : "Bien à tort croirait-on qu'il (Alfieri) pût, à raison de ses opinions, approuver le moindre excès. Son besoin d'indépendance céda vite le pas

à son humanité. L'homme aurait frémi des désordres sanglants auxquels semblait accoutumé l'auteur tragique. Chaud partisan de la Révolution Française à la prise de la Bastille, il la maudissait au 10 août. Nul n'a plus pleuré que lui le tyran Louis XVI. Son indignation la plus tribunitienne ne dépasse jamais la mesure du vers, et sous ce rapport ses colères, toutes dramatiques, ne l'ont jamais emporté que du fond du théâtre à la rampe" (pp. 304/5).

Au début du vingtième siècle, les éditions parisiennes *La Renaissance du Livre* publièrent une anthologie alférienne⁷ en un seul volume, comprenant soi-disant une introduction, une traduction et des notes par Paul Sirven, professeur à l'université de Lausanne. Le titre est en partie trompeur: si l'introduction et les notes sont bien de Sirven, la traduction française de l'autobiographie est celle d'Antoine de Latour, comme le dit explicitement Sirven lui-même. Le professeur suisse s'est borné à choisir les extraits à insérer dans l'anthologie, à ajouter des notes au texte et à rédiger l'introduction. Cette anthologie contenait deux brefs passages du *Misogallo*, ainsi que quelques extraits des comédies et des tragédies (*Saul* est repris en entier), des sonnets (« tout le monde en écrivait à cette époque ») et enfin un résumé de la *Vita*. Sirven ne s'attarde guère sur les sentiments antifrçais d'Alfieri: pas un mot sur ceux exprimés dans la *Vita*, et, en ce qui concerne le *Misogallo*, il précise que ce livre « n'est pas seulement né de rancunes personnelles » dues au fait qu'à Paris la bibliothèque, les chevaux et les meubles d'Alfieri furent confisqués, et que la Convention supprima la pension de la comtesse d'Albany, veuve du prétendant au trône d'Angleterre Charles Stuart. « Tout comme André Chénier, cet idéaliste a été déçu par une Révolution qu'il avait saluée avec joie. Sa verve haineuse ne s'est déchaînée que lorsqu'il a compris que les Jacobins n'étaient pas les héritiers de Plutarque ». Sirven n'exprime aucun jugement moral ou esthétique sur la *Vita* ; par contre, il critique sévèrement les tragédies d'Alfieri. D'après lui, l'auteur aurait dû s'inspirer de Shakespeare, qu'il appréciait beaucoup, au lieu de vouloir faire mieux que Corneille et Racine. Sa tragédie n'est que du mélodrame! Tout cela est conventionnel et faux! Il supprime les confidents, réduit le nombre des personnages, applique l'art du raccourci, mais, paradoxalement, n'en est pas moins prolix. Sirven critique également les rapports entre Alfieri et la comtesse: « Cet homme qui tenait tant à son indépendance mena une existence assez asservie à celle d'une dame qui n'était ni aussi désintéressée ni aussi cultivée qu'il le prétendait ». Après la mort de son amant, la comtesse, qui se considérait comme la reine légitime d'Angleterre, vécut maritalement avec le peintre Xavier

⁶ *Mémoires de Victor Alfieri, écrits par lui-même et traduits de l'italien par M.⁺⁺⁺, et une introduction et des notes de M. Fs. Barrière*, Paris, Didot, 1862.

⁷ *Vittorio Alfieri. Oeuvres choisies. Introduction, traduction et notes par Paul SIRVEN, professeur à l'université de Lausanne*, Paris, la Renaissance du Livre. On n'indique nulle part l'année de parution de ce livre, qui faisait partie de la collection « Les cent chefs-d'oeuvre étrangers » ; seul indice, le dernier titre cité dans la bibliographie remonte à 1907.

Fabre, et celui-ci légua le fonds Alfieri à Montpellier, sa ville natale, alors qu'Alfieri avait fait promettre à la comtesse de le céder à la ville d'Asti⁸...

La traduction d'Antoine de Latour fut publiée une dernière fois en 1989. Cette fois-ci, elle avait été revue et annotée par Michel Orcel⁹. Dans une « Note à la présente édition », celui-ci rappelle que Latour avait jadis averti les lecteurs qu'il n'aimait pas Alfieri, mais il reconnaît que cette traduction « préserve l'intégrité du texte et son mouvement général ». Pourquoi donc réviser le texte français ? « Sur la suggestion de l'éditeur, j'ai donc repris cette version, sans me priver de la remanier largement, parfois sur le plan de la syntaxe, mais le plus souvent sur celui du lexique, afin de lui réinfuser en quelque manière les variations de rythme, les bouffées ironiques, les élans de lyrisme, et surtout la singularité du vocabulaire de l'original, dont les « alfiérismes » (néologismes, mots composés, augmentatifs et diminutifs) ne sont que la part la plus apparente, mais aussi la plus rétive à la traduction. Les mânes du malheureux Latour crieront peut-être vengeance, mais je gage que celles d'Alfieri, malgré sa gallophobie et mes propres limites, sauront me défendre ». Cette nouvelle version contient peu de notes explicatives. L'apparat critique, très limité, reprend celui que l'on trouve dans la plupart des éditions italiennes de la *Vita*. Le lecteur trouvera une remarque intéressante dans les toutes premières lignes du premier chapitre: « Alfieri dit exactement : « mon père » (*il mio padre*) et « la mère » (*la madre*) ; détail intraduisible mais particulièrement prégnant dans la structure oedipienne de l'écrivain (voir la suite du paragraphe) »¹⁰. Orcel est intervenu dans le texte: « pour alléger cette édition, et lui conserver son caractère purement littéraire », il supprime dans la quatrième époque « les extraits, ironiquement commentés, des oeuvres d'Alfieri », ainsi que l'échange de lettres avec Guinguené¹¹, pourtant si révélateur quant au « mauvais caractère » bien connu d'Alfieri.

On est en droit de se demander si cette nouvelle version était vraiment indispensable, puisque la traduction d'Antoine de Latour était fidèle, et tout aussi percutante que l'original. Il y a indéniablement quelques améliorations: ainsi le français, aux yeux d'Alfieri une *linguaccia* qu'il

⁸ L' introduction très fouillée à une traduction allemande de la *Vita* fournit des détails précieux tant sur la vie privée d'Alfieri que sur les célébrités qu'il a fréquentées, les lieux où il habita, l'histoire du manuscrit. Il s'agit de *Leben des Vittorio Alfieri aus Asti, von ihm selbst geschrieben*, Francfort, Frankfurter Verlags-Anstalt, 1924, traducteur Ernst Benkard. Il en existe au moins une autre, que je n'ai pas pu consulter: *Denkwürdigkeiten aus dem Leben Alfieris von ihm selbst geschrieben*, lieu et maison d'édition inconnus, 1812, traducteur Ludwig Haim (citée par Benkard).

⁹ Vittorio Alfieri, *Ma vie. Traduction d' Antoine de Latour, revue et annotée par Michel Orcel*, Paris, éditions Gérard Lebovici, 1989. Information intéressante: Orcel signale que le théâtre tragique de l'auteur n'a plus été traduit en français depuis le dix-neuvième siècle.

¹⁰ Page 10, note 1.

¹¹ Page 154, note 1.

parle à contrecœur, n'est plus "une langue *travestie*" mais "cette *maudite* langue"¹². Les *chiacchiere gazzettarie* ne sont plus "les bavardages de gazette" mais "les bavardages deS gazetteS". Le Piémont voulant singer en tout "ses *maîtres*" singe désormais ses *esclaves-maîtres*, ce qui rend mieux le néologisme alfiérien *servipadroni*. Un aristocrate dédaigneux se transforme en homme *piaggiante* pour défendre les intérêts de la femme qu'il aime: il se rend désormais coupable de *flagorneries*, non plus de *flatteries*, et ceci est plus exact.

D'autre part, il y a un grand nombre de solutions dont pour ma part je ne vois pas en quoi elles seraient plus heureuses que celles d'Antoine de Latour. Quelques exemples suffiront:

- taciteggiando = (AdL) à la manière de Tacite = (MO) dans le goût de Tacite
- la casa sua sempre piena di oltramontaneria = (AdL) ... toujours pleine d'ultramontains = (MO) ... toujours farcie de transalpineries
- semiservitù = (AdL) demi-servitude = (MO) semi-servitude
- una colluvie di boreali = (AdL) un amas de gens du nord = (MO) un ramassis de Nordiques
- Roma, cloaca massima = (AdL) cet immense cloaque = (MO) cloaca maxima
- schiavi dominanti francesi ... schiavi serventi = (AdL) ces Français esclaves qui font la loi ... ces esclaves qui la reçoivent = (MO) ces esclaves français qui font la loi ... ces autres qui les servent

Parfois même, la solution d'Antoine de Latour me semble plus correcte ou plus élégante - mais il s'agit bien sûr d'une opinion personnelle:

¹² «... *that wretched language* » dans l'excellente traduction anglaise de la *Vita* : Vittorio ALFIERI and Henry McANALLY, *The life of Vittorio Alfieri, written by himself*. The University of Kansas Press, 1953. Cette traduction ne comporte ni notes, ni commentaires, ni biographie de l'auteur. Par contre, on y trouvera un index des personnes et des lieux cités, des « sous-titres » en anglais au haut de chaque page et, dans une brève préface, l'avertissement que cette traduction est destinée en premier lieu aux anglophones qui ne connaissent pas l'italien ou qui le connaissent mal (*this translation (...) which has mainly in view the English reader who has little or no knowledge of Italian*).

- questo sgoverno = (AdL) ce gouvernement qui n'en était pas un = (MO) cet anti-gouvernement
- quell'antitoscanissimo gergo nasale = (AdL) ce jargon nasal, ce qu'il y a au monde de moins toscan = (MO) cet antitoscanissime et nasal jargon
- il Papa era traballato, ed occupata e schiavidemocratizzata la sua Roma = (AdL) le pape était ébranlé, et sa Rome occupée et en proie aux fureurs d'une servile démocratie = (MO) le pape était ébranlé, et sa Rome servo-démocratisée
- in quasi tutto il decorso della mia vita, finora, mi è toccata in sorte questa barbaria di gallicheria = (AdL) ... cet idiome barbare = (MO) cette barbarie gallicanesque

A notre époque, les historiens de la littérature italienne n'accordent que relativement peu d'importance à l'autobiographie de Vittorio Alfieri. Ses exégètes les plus connus, Walter Binni, Vittore Branca, Riccardo Scrivano, Bruno Maier, se penchent de préférence sur ses tragédies, si peu représentées aujourd'hui en Italie, et encore moins à l'étranger. Même superficialité dans les ouvrages consacrés à l'histoire de la langue italienne¹³, et ceci est d'autant plus étonnant qu'Alfieri a manié d'une façon remarquable les ressources stylistiques d'un idiome qui à strictement parler n'était pas le sien, puisque dans sa jeunesse il utilisait un dialecte piémontais dans ses rapports avec ses inférieurs, et un français assez approximatif dans ceux avec ses égaux ou ses supérieurs. On connaît sa prédilection pour des diminutifs peu usités (*maestrucchio, vanitaduzza, epistoluzza, favoluccia, pretacchioli*...). Son goût de l'antithèse le portait à forger des accouplements inattendus, *schiavi dominanti* ou *dotta imperizia*. Le lecteur attentif est frappé par la force de certains raccourcis : *stitichezze reali legali e parentevoli, insolenza avvocatessa, chiacchiere gazzettarie, asti librari, romori preteschi, pompa cavallina*... Mais ce sont surtout ses néologismes audacieux, ses *alfierismi*, qui mériteraient qu'on les étudie de plus près. On y relèverait par exemple un goût marqué pour des termes collectifs et plus ou moins abstraits : *gallicume, schiaveria, oltramontaneria*... Il serait intéressant de répertorier et d'analyser les préfixes privatifs dont l'auteur a parsemé son autobiographie : *spensare (per poi ripensare), spiemontizzarsi, sgoverno, disceltizzarsi, disvassallarsi, antigallo*...

¹³ Alberto ASOR ROSA, *Storia della lingua*, Turin, Einaudi, 1993/1994, pp. 668/669: "Una lingua dunque conquistata a forza, e perciò esasperabile (come la stupenda prosa della *Vita*, del resto, con tutta quell'ansia di coniare vocaboli nuovi, di muoversi con la disinvoltura di chi intende mostrarsi signore del proprio strumento linguistico). I famosi neologismi, i composti o derivati, o diminutivi, o accrescitivi, non sono spie stilistiche di aperture giocose e furbesche, di un aprirsi cordiale al lettore, ma "un iroso, aristocratico chiudersi in se stesso" (M. FUBINI, *Ritratto dell'Alfieri e altri saggi alfieriani*, Firenze, 1967, p.19). Tina MATARRESE, *Il Settecento*, volume de la série "La nuova scienza: serie di linguistica e critica letteraria", Bologne, Il Mulino, 1993, p. 152: "Si mostra molto innovativo nel lessico, ama i procedimenti neologistici e fa grande impiego di derivati". Quelques mots seulement dans la célèbre *Storia della lingua italiana* de Bruno MIGLIORINI, qui remonte aux années '60, et encore moins dans une oeuvre plus récente, Luca SERIANNI, *Il primo Ottocento*, dans la série "La nuova scienza: serie di linguistica e critica letteraria", Bologne, Il Mulino, 1989, 2 voll.

Il va de soi qu'un écrivain qui s'exprime avec tant de force donne du fil à retordre à ses traducteurs. A elle seule, l'expression dont il se sert systématiquement pour indiquer la comtesse d'Albany, *la mia donna*, pose un problème, « ma femme » étant un terme ambigu – Alfieri n'a jamais épousé la comtesse, même pas après qu'elle eut divorcé de Charles Stuart, prétendant au trône d'Angleterre. Les traducteurs français écrivent « mon amie ». L'élimination de certains adjectifs injurieux, telle que l'a pratiquée Petitot, est de toute évidence la façon la plus simple de désamorcer un texte agressif. Le négativisme dont cette autobiographie est empreinte s'exprime aussi par l'usage des démonstratifs *codesto* et *costoro*, ou encore par celui des suffixes *-accio* et *-astro*. La langue française ne possédant pas d'équivalent de *codesto* et *costoro*, on remplace d'habitude ces termes par des adjectifs à la connotation dépréciative, mais il suffit d'un tour de passe-passe pour en neutraliser l'effet : « ... ma se io sfuggiva *costoro*, non vollero essi sfuggire me » = « mais si je fuyais les Français, les Français ne voulaient pas me fuir » (Petitot)¹⁴.

Une des façons par lesquelles Alfieri exprime son aversion pour les Français est l'usage surabondant qu'il fait des termes moqueurs *Galli* et *Celti* pour les désigner. Antoine de Latour et Petitot ont évité de traduire le premier, même s'il est assez inoffensif. Peut-être leur répugnance à employer le terme *gaulois* et ses dérivés est-elle due à l'équivoque qui pourrait naître de la connotation « grivois, licencieux » de ce mot en français, connotation négative à souhait mais absente de la *Vita* alférienne ? Même réticence, moins marquée cependant, en ce qui concerne *Celti*, *celtizzare*, *deceltizzare* : sous leur plume, on trouve *Celte*, *celtique*, *celtiser*, *deceltiser*, mais de préférence *français* – même Michel Orcel emploie le mot *francisé* quand l'auteur fait allusion à « il mio Piemonte, *celtizzato* » ou « Torino *celtizzato* ». Par contre, ce dernier traducteur n'hésite pas à employer l'aire sémantique de *gaulois* (*Gaulois*) : pour Antoine de Latour, *antigallo* était encore *anti-français*, et *questa barbaria di gallicherie* (la langue française !) *cet idiome barbare*. Orcel préfère à juste raison les termes *gallophobe* et *cette barbarie gallicanesque*.

Il lui est cependant arrivé – exceptionnellement - de se fourvoyer. Quand, en 1797, Alfieri se claquemure dans sa maison de Florence et décide de ne plus s'occuper désormais que de l'étude des auteurs grecs et latins, il le fait surtout pour... “tormi il tedio dei *pensieri dei Galli*”¹⁵. Ce qui signifie “...échapper au souci de *penser au français*”, d'après Armand de Latour, et c'est une de ses très rares interprétations erronées. Orcel, pour sa part, écrit “*penser comme les*

¹⁴ Le traducteur anglais de la *Vita*, pourtant très consciencieux, n'a pas compris que *costoro* indiquait les Français. Il pense qu'Alfieri est tout simplement en proie à un accès de sauvagerie: “... if I kept away from *people*...”.

¹⁵ Je me base ici sur le texte, fondamental, de l'édition *astense* telle qu'elle fut publiée par Luigi Fassò : Vittorio ALFIERI, *Opere* (les deux premiers volumes de cette oeuvre monumentale sont consacrés à la *Vita di Vittorio Alfieri da Asti scritta da esso*), Asti, Casa d'Alfieri, 1951.

Gaulois”, ce qui me semble tout aussi peu convaincant. Petitot, le premier traducteur français, avait mieux compris le texte de l’original; par contre, il fit une faute de grammaire, elle aussi tout à fait exceptionnelle: “pour me procurer une diversion à *tous les soucis que l’arrivée des Français me donnait*”¹⁶. Comme quoi même une traduction incomplète et tendancieuse n’est pas forcément sans mérite...

Monique Jacqmain

¹⁶ Une fois de plus, la traduction anglaise suit fidèlement l’original : “to get rid of the boredom of *thinking about the Gauls*”.